

PRINTEMPS 2014 | NUMÉRO 1
EKPHRASIS
LE BOURDONNEMENT

La revue estudiantine



« ...le corps un peu penché comme qui va tomber, entendant un bourdonnement de sang à ses oreilles... »

- Pierre Loti, *Pêcheur d'Islande*

« De la paix de Vanteuil j'ai passé un peu brusquement aux agitations politiques de Paris. À peine étais-je arrivé que j'ai entendu bourdonner autour de moi les mots d'élection, de ministère, d'intrigue, etc. »

- Jean-Jacques Ampère, *Correspondance T.1 (1816-1827)*

« ... brusque illumination... tout aussi bête au fond mais — ...quoi ? ... le bourdon ?... oui... tout le temps le bourdon... soi-disant... dans l'oreille... quoique à vrai dire bien sûr... pas du tout dans l'oreille... dans le crâne... »

- Beckett, *Not I*

« L'été, pour l'aveugle, c'est peut-être seulement quand bourdonnent les mouches »

- Jules Renard, *Journal 1893-1898*

« Tout est bruit pour qui a peur. »

- Sophocle

« Ce que je veux dire est peut-être ceci, que peu à peu les bruits du monde, si divers en eux-mêmes et que je savais si bien distinguer les uns des autres, à force peut-être d'être toujours les mêmes se sont fondus en un seul, jusqu'à ne plus être qu'un seul grand bourdonnement continu. »

- Beckett, *Malone meurt*

« Un immense bruissement de vie remplissait l'air, — la vie des infiniement petits, — coupé à intervalles réguliers par la crépitation des coups de feu d'un tir voisin, qui éclataient comme l'explosion des bouchons de champagne dans le bourdonnement d'une symphonie en sourdine. »

- Baudelaire, *Le Tir et le cimetière*

Illustration de la page couverture :
Élise Warren

Illustration des citations :
Alexis Trépanier
Élise Warren

Imprimé par
Le Caïus du livre inc.

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2014

SOMMAIRE

LE BOURDONNEMENT

- 9 HÉRACLÈS
INFINI
Cédric Trahan
- 20 J'AI MAL À
L'AGIR
Francis Tremblay
- 24 ...
Geneviève Le Dorze
- 26 LA FOLLE DU
LOGIS
Élise Warren
- 29 LE BOURDON
DES STEPPES
Anis Azzoug
- 36 POUR QUE TOUS
CES OBJETS NE
SOIENT PLUS
MATÉRIELS
Gabrielle Ouimet
- 41 EN ÉTRANGER JE
SUIS VENU...
Fabrice C. Bergeron
- 54 APNÉE
RETENTISSANTE
Sophie Levasseur

Ekphrasis est une revue de création littéraire. Née sous l’empreinte de l’antique *εκφράσις*, ou la description exhaustive d’une œuvre, sa démarche en est dérivée. C’est dire que nous incarnons un mot, un thème ou un concept par cette chair littéraire qu’est le texte. C’est dire que nous transfigurons les objets en monuments, que nous travestissons les êtres avec des lambeaux de parole. Soutenant l’inconnu à bout de bras, la revue Ekphrasis propose des imitations sans origine, un passage entre l’imaginaire encore informe et la mise en corps de l’écriture qui s’ouvre, explorateur, sur l’éden des lettres.

Soir de première. Sans précédent. Le miracle, la déclinaison première, l'acte libre, vraiment libre, nécessaire. Un saut d'un gratte-ciel en plein New York. Faut pas se faire prendre. Dans le noir? Vraiment? À partir de rien, une ouverture, un commencement du commencement. Une préface. À une première parution, en plus. Parce qu'on m'a demandé d'en faire une. J'exagère, non, ce n'est pas tout à fait à partir de rien. Et puis, ça n'a rien d'un miracle. C'est commun. Ça part de Montréal, même. Ça prend racine à Montréal. Voilà le lieu des origines. Tout le reste n'est qu'inflexion. Qu'une question de ton. Entre les deux, toutefois, le geste demeure. Du centre aux extrémités, la langue sans retour s'est esquissée l'interminable esquisse. Déjà, on s'est déplacé. On a perdu les repères initiaux. On est sous l'eau et la lumière se déforme, ondoie, et plie la surface en drapé de peinture, en steppes ou en chaînes de montagnes. Le tout recouvert d'un voile verni, l'origine n'en est plus une. On a basculé d'un autre côté, on est devenu l'étranger qui ne reconnaît plus sa propre langue. Dans l'attente d'une reconnaissance, l'approche d'un rendez-vous, l'ennui total, la salle d'attente, le silence blanc et le son qu'il fait, la tête tourne, la faim tord la pensée en écheveau, l'estomac gronde, la dame d'à côté vous dévisage. Le bourdonnement, voilà le geste premier. Vous prenez ce qu'on vous donne, ne

demandez pas votre reste, et démerdez-vous. Voilà, variation sur l'art de se démerder. On vous donne un mot, on exige un texte. Passez-le au peigne fin, à la loupe grossissante, retournez-le, faites-lui les poches, le mot, travestissez-le! De Montréal, on veut voir le monde. Ce n'est qu'en creusant aux limites de notre compréhension, au cœur même d'où jaillit la signification, qu'on peut espérer contempler le vide laissé par l'origine dévoilée. Et au passage donner à voir le mouvement même qui a tout initié, ce mince interstice de la réalité qu'est le possible.

FRANCIS TREMBLAY

Héraclès infini

PAR CÉDRIC TRAHAN

Au sortir du restaurant, après une soirée bien arrosée de vin et d'humour mondain, un second rendez-vous le guettait sans qu'il en eût conscience. La nuit était pleine des ténèbres de l'automne et sur le trottoir attendaient, éparses, les feuilles. Qu'attendaient-elles? le grand ménage, la bourrasque et toutes ces choses qui balaient le sol le laissant vierge de traces lors du retour inlassable de la saison, un an plus tard.

L'homme avait l'air chic; un veston-cravate se dissimulait sous un fin coupe-vent. Sa barbe et ses cheveux semblaient imperturbables à l'image du rocher sur lequel pousse de la mousse abolie par la pluie. Sa pilosité, poivre et sel, trahissait toutefois son âge. À son époque qui est la nôtre, cette allure est synonyme de noblesse, de grandeur, de professionnalisme, de crédit et de portefeuille.

Une lumière rouge l'arrêta. Il patienta jusqu'à ce qu'elle se colore de verdure. Que pensait cet homme au ventre rempli et aux pommettes cramoisies durant cette promenade qui le ramenait chez lui? À son épouse. Déjà, il avait envie de lui faire l'amour. Il repensa à cette dernière phrase et vit que cela était bon. Ah, Ginette! Il la réveillerait, il la prendrait dans ses bras et l'embrasserait dans le cou. Tout, n'importe quoi pour

qu'elle ouvre finalement ses jambes, après cinq minutes d'efforts charnels et acharnés. Elle était pareille aux nectarines mûres qui dévoilaient leur noyau en un simple tour de main. Ah, les femmes! Cet homme avait le sens de la rhétorique. Croyait-on consentir? C'était lui qui dirigeait tout dès l'origine. Une fois soulagé, il prendrait une bonne douche et irait dans la chambre de ses enfants. Il déposerait un léger baiser sur leurs joues.

Une deuxième paire de pieds battit le sol derrière lui, semblable aux battements de cœur qui ne viennent qu'en couple. Était-ce un voleur? Il se retourna comme une foule aux aguets, et son agitation s'apaisa. Ce n'était qu'une demoiselle; il la trouva jolie aux premiers coups d'œil. Elle avait de ces grandes jambes d'étudiante qu'il aurait bien appréciées voir plutôt que celles, fripées, de son épouse. Ses longs cheveux camouflaient son visage; ô pureté de la nature qu'elles étaient, ces femmes! Ralentir le pas était la solution. Non pas qu'il comptait l'aborder, même si cette pensée lui était venue et même si elle l'avait entraîné dans une ruelle, cuisses contre cuisses. Non pas qu'il comptait marcher à sa hauteur : instinctivement, il voulait l'évaluer sous toutes ses facettes, selon tous les angles, c'est-à-dire voir ses seins (chose faite) et ses fesses (chose à venir). Il trouva ironique un souvenir de la soirée :

– Un homme connu comme toi n'a pas peur d'être identifié et poursuivi dans la nuit?

– Bien sûr que non, s'était-il exclamé. Pas dans un quartier pareil. Dans celui des pauvres, peut-être. Plus d'un voudrait ma montre ou même mes lacets; vous savez comment ils sont.

Que pouvait-il craindre? Une belle femme? c'était redoutable.

Elle l'était en effet. Alors qu'ils marchèrent enfin

au rythme de l'un et de l'autre, elle le regarda sans paraître le voir. Il comprit qu'elle observait, derrière lui, la ruelle obscure qui était beaucoup plus qu'une ruelle; c'était une grotte. Elle lui agrippa le bras – il en fut stupéfait. Il amorça une question « que faites... », mais elle l'entraînait déjà dans la grotte. Elle bouscula l'homme mou d'incompréhension.

– Que me voulez-vous? arriva-t-il finalement bredouiller.

Il avait évidemment une arrière-pensée. Il avança vers elle. Son corps massif ne fit pas le poids contre sa présence féroce angélique. Il recula comme reculent les aveugles devant une soudaine clarté. Si ses mains ne tremblaient pas, c'était parce qu'elles étaient encore cachées dans ses poches de manteau.

– Enlevez-le, ordonna-t-elle.

L'arrière-pensée revient au premier plan. Érotisme. Il s'exécuta.

Elle dévoila une longue lame. Sa cravate fauchée tomba par terre. La dague disparut. À partir de ce moment, il eut peur. Il eut une *mine sinistre* indigne de lui. Que voulait-elle réellement? Tout cela était-il nécessaire? Si elle voulait le déshabiller, n'avait-elle pas ses mains? Pourquoi avait-elle tranché sa cravate? Maintenant, il devait partir et retourner chez lui. Il s'avança à nouveau et ne put déplacer le mur de force qu'elle avait érigé. Insatisfait, il essaya à nouveau sans succès et il aurait été captif d'un cercle vicieux s'il n'avait pas ressenti violemment un coup de poing dans les testicules. L'homme se plia en deux. Pour elle, un rendez-vous, n'était-ce pas autre chose qu'une soumission par la force, à l'instar de cette captive à qui l'on demande une rançon un fusil sur la tempe ou encore de ces militaires qui entraînent chez ce qu'ils

nommaient un terroriste?

Rendez-vous.

Son corps s'inclina involontairement. Il tomba contre le sol. Il baisa la pierre. Il mangea du sable, se recroquevilla, pleura. Les coups pleuvaient et l'homme était parti sans parapluie. Ils cessèrent finalement. Une accalmie? Non. Le silence avant la tempête. Il se demanda ce qu'il pouvait encore faire. Attendre. La douleur, se disait-il, est toujours passagère.

Elle l'exécuta :

L'Ange dégaina son glaive nu et fendit, tel un verdict, la tête de l'hydre –

Elle dégaina son revolver et la tête de l'homme éclata. Le corps ne fut découvert qu'après trois jours et trois nuits.

Raphaël la regardait se préparer depuis si longtemps, une éternité. À l'orée de la mort, le temps divaguait effectivement; il s'arrondissait. Le jeune homme connaissait le plan de son amoureuse. Elle le lui avait confié le jour même, et ce, sans lui causer une grande surprise. Il y avait maintenant quatre ans qu'ils habitaient ensemble dans cet appartement, lieu clair, mais obscur, propre, mais sale. Que cela soit dit : la poussière ne se lassait de s'étendre malgré les coups de balai et la nourriture, de disparaître après l'épicerie. Enfin, leurs discussions ne s'interrompaient plus et elles étaient relancées jour après jour. De quoi parlaient ces vieux enfants? De politique, d'histoire, de culture, du droit, de l'égalité. Une nuit alors que Morphée tardait à venir, car chacun sait que les bras des amants le récusent, on entendit percer dans la nuit :

– Le rouge ou le noir?

– Le noir.

– À ton tour.

- L’automne ou le printemps?
- Le printemps. La liberté ou l’égalité?
- L’égalité.
- Vrai? Pourquoi?

– Parce que l’égalité suppose en son cœur la liberté, alors qu’elle, elle n’en a que faire de l’égalité.

Un jour – modèle de tous les autres –, ils en vinrent à aborder la question de l’assassinat politique. Ils ne l’avaient que frôlée, mais cela suffit. L’Idée fit son œuvre. À croire qu’on ne peut, pensait Raphaël, poser un pied près de ces profondeurs sans s’y mêler entièrement. Parallèlement, ils participaient à un cercle de révolutionnaires embryonnaires. Les idées s’étaient radicalisées par le débat et les actions directes suivirent le mouvement. Les notions de sacrifice, de violence légitime, d’autodéfense ne tardèrent pas à sortir du couple amoureux et à s’étendre aux oreilles de ces jeunes révolutionnaires. De sorte que rétroactivement, l’Idée engendra l’Acte.

– Que te reste-t-il à préparer? demanda Raphaël, sentant que le moment approchait.

De la chambre, elle lui répondit qu’elle n’avait besoin de rien. Elle s’habillait et elle était prête. Lorsque toutes ses étapes préliminaires furent accomplies, il la vit arriver, auréolée par la Cause, et lui tendit les bras pour, supposait-il douloureusement, la dernière fois. Comme chaque évènement a ses retardataires, plusieurs pensées se bousculèrent en Raphaël. Miranda, cette femme qui dormait à ses côtés, cette femme qui se brossait les dents comme tous, cette femme qui, parfois, tournait en rond, cette femme, pouvait-elle vraiment être une meurtrière? N’avait-il pas d’un côté la tueuse et de l’autre l’amoureuse? Y avait-il un hiatus entre les actions et la personne?

– À quelle heure crois-tu revenir? demanda-t-il finalement, d'un ton dissimulant mal l'espérance.

– Jamais peut-être. Ils vont me prendre.

– Tu ne comptes pas t'enfuir?

Elle haussa les épaules.

– Je ne crois pas, non. J'ai fait mon deuil de la vie; tuer, c'est apprendre à mourir.

– Mais si tu t'en sortais, reviendrais-tu?

– Je ne sais pas, Raphaël, fit Miranda, baissant les yeux.

Revenir, c'est me compromettre, pensait-il. Cela revenait à lui faire supporter un poids sous lequel Atlas lui-même suffoquerait. Raphaël acceptait ce fardeau, mais Miranda n'y avait consenti d'aucunes sorte. Le jeune homme croyait amèrement qu'elle ne reviendrait que sous l'étau d'une force et non par la volonté.

– Tu sais que cela n'est pas nécessaire, Miranda. Tuer un homme, ce n'est pas rien. Nous avons d'autres moyens.

– Celui-ci est certain.

– Je sais, malheureusement.

Une seconde vague le noya : l'efficacité en valait-elle la peine? Oui. La lente chute du ciel et la disparition de constellations immuables et éternelles en valaient-elles la peine? Non. Le paradoxe immobilisait-il l'action? Oui. C'était pourquoi il avait tenu l'Acte à distance.

– Ces hommes peuvent mourir, affirma-t-elle en suivant le cours de sa pensée. N'en sois pas désolé. Tout être qui se nomme ministre a commis une faute. Pire, un crime. Tu sais autant que moi que leur pouvoir outrepassa nos droits : ils nous volent notre liberté. Personne ne devrait accepter d'être gouverné par autrui. Leur vie, Raphaël, leur présence m'est une agression, un viol existentiel.

– Miranda, nous avons longuement parlé de tout cela, fit-il affectueusement. Tu n’as pas besoin de me convaincre. Je sais que ton action est vraie. Seulement, il s’agit d’hommes derrière toute cette façade de veston.

– Oui, voilà pourquoi, Raphaël, je me laisserai capturer par la police. Car je serai aussi fautive que nos ennemis. Comment, je t’en prie, comment pouvons-nous les atteindre sans toucher l’être de chair qui l’incarne? Je me sens comme Ponce Pilate qui, en enfonçant le premier pieu dans la chair du Christ, touche par le fait même à la divinité. Le Christ que je vise, c’est les ministres. Le dieu que je vise, c’est le pouvoir. Ma nouvelle religion, c’est l’égalité. Vois-tu un peu les méandres dans lesquels j’erre?

– Pourtant, tu chemines toujours. Moi, je me serais immobilisé. Toi, tu chemines toujours.

– Oui, je chemine, répéta-t-elle en vérifiant l’heure. Il est temps.

– Je t’aime, Miranda. Ne l’oublie pas lorsqu’ils te prendront. Ça ne servira à rien, l’amour, je le sais, mais ne l’oublie jamais.

– Ce n’est pas moi que tu aimes, c’est une autre. Le meurtre nous sépare.

– Adieu, Miranda.

La porte s’était ouverte et elle avait disparu.

La porte s’ouvrit. Raphaël la regarda.

– Que fais-tu ici?

Il eut voulu l’accueillir en ses bras doucement comme une fleur. Il eut voulu lui dire que la tache qui ternissait son visage s’effacerait. Il eut voulu lui dire qu’elle aussi s’effriterait aux yeux de la société, que les policiers ne la retrouveraient jamais. Mais seuls ses mots lui tombèrent de la bouche : que fais-tu ici? Les trop grandes surprises n’ont pas le pouvoir de se

manifester, telles des lèvres entrouvertes et béates qui ne laissent rien échapper qu'un néant sonore.

Elle alla dans la cuisine et alluma la radio pour connaître ce que la rumeur disait d'elle et de son geste. Miranda alla s'asseoir sur le divan et ferma les yeux. Il vint près d'elle et posa cette seconde question :

– Tu vas bien?

Peut-être avait-il dit *tout va bien*. Raphaël y songea et n'y vit point d'importance.

– J'ai suivi le plan, fit-elle les paupières closes et d'un lent débit.

– Ils ne t'ont pas eu?

– Non. J'ai sorti les vidanges. Les voisins ne se souviendront que de cela, rajouta-t-elle comme si elle citait. J'ai pris le métro. Je me suis faufilée dans la foule sans plus attendre.

Elle retint son souffle comme si les événements se présentaient à son regard éteint.

– Rien n'a dérogé à ce qu'on avait prévu?

– Non : dans la foule, je l'ai vu, mais j'ai attendu le moment où il allait prendre la parole. Sans cela, il était trop loin.

La musique tonitruante de la radio cessa pour faire place aux nouvelles. Scandale. Deux assassinats politiques en trois jours. On venait de voir le corps du ministre de l'éducation en lambeaux. On venait de découvrir le cadavre du ministre de la justice étalé en mille morceaux – et leurs femmes respectives éclater en sanglots. Scandale.

– Deux assassinats? s'enquit Raphaël. Comment as-tu réussi à faire d'une pierre deux coups? Les deux ministres étaient présents lors du congrès?

– Non. Avant-hier, je suis rentrée tard. Tu t'en souviens. Tu m'as dit que je sentais étrange. C'était

l'odeur de la mort.

Un certain « oh » glissa dans la pièce. Raphaël se passa la main dans les cheveux.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit dès ton retour?

Miranda ouvrit enfin les yeux et l'observa fixement. Si son visage avait des yeux, elle n'avait pas de regard.

– Je ne comptais pas t'en parler, Raphaël, mais aujourd'hui j'étais certaine d'y passer. Pouvais-tu apprendre mon arrestation par les nouvelles, comme tout le monde? C'eut été ignoble. Il me restait encore un brin de dignité. C'est pourquoi je te raconte aussi, en détails, mon action. Les mots de la radio ne valent pas les miens malgré l'érosion du meurtre.

– Continue s'il te plaît, dit-il en hochant la tête comme un remerciement. Tu as attendu qu'il prenne la parole.

– Je me suis faufilée jusqu'aux premières rangées. En arrivant, la foule s'est levée. C'était l'ovation et les applaudissements. Il allait prendre la parole, mais un coup de feu a jailli de la masse grouillante à laquelle j'appartenais. Le ministre est tombé en renverse, sa cravate déchirée, son cœur sanglant, mort.

– D'où venait le coup? Il y avait en avait un autre dans la salle?

– Il venait de moi. J'étais debout parmi eux, j'étais parmi leur brouhaha et, étrangement, j'y participais. On me contemplait de part et d'autre comme si j'avais commis une faute. Je n'en avais commis aucune, car le ministre s'est relevé, après tout, et il avait commencé son discours.

– Quoi, Miranda? N'était-il pas mort? Il est bien mort, oui. Les nouvelles en discutent encore. De quoi parles-tu donc, ma chère?

– Un autre coup de feu explosa dans la salle. Le

ministre embrassa le plancher, la tête emmaillotée de sang.

– Était-ce toujours toi?

– Oui. J'avais tiré à nouveau. J'attendais maintenant que les gardes de sécurité viennent me chercher, mais ils n'arrivaient pas et le ministre s'est relevé. Je me suis précipitée. J'ai tiré. Le grondement de la foule augmentait : ils voulaient entendre son discours et moi, je leur ai ravi ce plaisir. Je me suis mise dans l'allée centrale, seule, à l'extérieur de cette masse grouillante. Je n'étais plus anonyme; à cet instant, j'avais plus d'existence que chacun d'eux. J'ai déposé l'arme à mes pieds. J'ai levé les mains. On m'a saisie par-derrière, on m'a poussée vers l'arrière de la salle. Je ne marchais plus, je glissais. Puis, je ne glissais plus, je volais. Mes membres étaient tous entravés. Ma volonté, tel le ministre, voulait élever la voix, mais elle ne put que s'effondrer. On m'a emmenée à l'extérieur du congrès, jusqu'à ce qu'une grande voiture me prenne. On m'a demandé une carte, je la lui ai tendue. Mes jambes ont frotté contre le plancher jusqu'à un siège. Le paysage a défilé. Me voici. La force qui m'avait tenue en laisse, c'était l'instinct. Il m'avait traînée jusqu'à chez moi en autobus... Il arrive que la vie prenne le dessus sur le courage, la témérité et le sacrifice. Je suis comme ces révolutionnaires français de 1832. Ils voulaient lutter jusqu'à mort, mais une fois trop près d'elle, une fois la barricade prise, ils ont fui.

– Tu es plus que ces Français. Tu as réussi. Voilà une bonne chose d'accompli.

– D'accompli? Non, tout est à refaire encore et encore. Le ministre de l'Éducation s'est relevé. Mes balles ne lui font rien. Je ne sais pas pourquoi la troisième l'a tué.

– Eh bien, tous les hommes sont mortels, Miranda.

– Oui, tu as sans doute raison.

À la radio, on annonça la date de la tenue des élections partielles.

J'ai mal à l'agir

PAR FRANCIS TREMBLAY

J'ai mal à l'agir

ici en un lieu
nul œil étranger
nul son inconnu
l'acte me brûle

le regard à travers la guillotine
je suis la corde raide

membres lourds disloquée
la pensée feu fuyante
laisse errer dissolu
l'esprit constant miroir

Nous sommes de faux-fuyants et partout aux horizons traîne
vaincue notre mémoire éparpillée aux racines évincées

la vie dont on me gave
dire qu'elle est mienne mienne et encore
pourtant faite de lieux sans ponts
d'effusions par tous sens
une durée pensée sur la hauteur
sans cesse autre chose
s'y trame

j'y regarde parfois cependant
au-dedans encore l'opacité
la même rengaine le même moi
qui subit tout sans périr
à en crever de ressemblance

J'ai mal à l'agir.

ça revient sans cesse
le monde s'est replié sur lui-même
me laissant encore sous le portique
on a cassé la poignée

le froid me lacère la nuque
je me retourne et dans la rue
le brouillard errant me regarde
lui aussi s'est perdu

Faux-fuyants et partout j'écris la rage effilée la famille ça endort
l'éveil serait trop brutal, trop sec, trop décentré

à chaque geste chaque tentative
comme la fenêtre à l'hiver
translucide au début puis
le souffle s'active le cerveau s'échauffe

on s'engage on ose le regard
et la buée recouvre tout
la guerre éclate et le givre
s'étend comme la peste
je ne vois plus rien
inassouvi

J'ai mal à l'agir.

il y a quelque chose entre
l'entre-mur d'une parole
de mes désirs qui voudrait
rejaillir à la surface
reprendre l'air

fuir de soi fondre
dans le temps sans fin
posture reculée verticale
une envie sans le besoin
le défaut sans le désir

Et partout aux horizons s'étend mon corps voile et soleil
appuyé pierre par pierre contre ton corps ombragé recouvert
vents et marées

chaque matin me lève meurtrier
et à chaque fois que j'écris je
ce je me nie nie jusqu'à la chair périmée vendue
de mon corps nu nie jusqu'à l'os métaphysique
de mon âme déjà beaucoup trop âme

J'ai mal à l'agir.

ce serait si beau
d'être son propre Judas
se surprendre ahuri
grimaçant au miroir

de se faire différent
se faire l'hôte de l'ancien et du nouveau
retrouvés rapiécés
dans ces mots troués
mille sens contredits

Éparpillée, faite de racines meurtries que nous l'avons éclatée
notre mémoire à coup d'in-différence marque indélébile de
notre imposture

ça fait longtemps que je tourne en rond
l'aiguille a fait maints tours
c'est cyclique ça revient
de nouveau Ithaque la vieille Ithaque

ralentir peut-être
c'est la seule façon de pas s'arrêter
déplier le globe
laisser aller la ligne
droite du temps sans moi

J'ai mal à l'agir.

si mal
qu'on finira
par m'amputer
comme à tous
les autres
cette part
de moi
qui est l'autre
et qui bourdonne
en moi

. . .

PAR GENEVIÈVE LE DORZE

... tous ont mal tous sont torturés jamais je ne m'arrêterai ça m'évite de penser de penser à la fois du pic de glace ou de l'auto dans le lac parce que depuis cet instant tout est devenu toi tu t'es emparé de moi de mon esprit de chacun de mes gestes plus rien ne m'appartient faire le vide est impossible je croyais que je l'avais fait mais tu me reviens sans cesse tu tournes tournes tournes dans ma tête et je culpabilise depuis ta fin je ne savais pas que c'était le début je l'ai seulement compris quand je sortais de chez tes parents cernée et vêtue de noir et que le pic de glace s'est détaché m'a frôlé s'est fracassé à mes pieds il faisait chaud depuis quelques jours mais ça tu le sais déjà parce que l'auto a glissé sur les restes de la dernière tempête de l'hiver pour plonger dans le lac j'avais même l'impression que l'eau était bonne bonne comme la vengeance que je t'ai senti assouvir quand le pic de glace s'est détaché du toit ou de ta main je ne saurais dire il me semble que cela revient au même parce que tu me hantes et que je te vois partout particulièrement lorsqu'il n'y a rien alors je me garde occupée en parlant tout le temps ma langue tourne tourne tourne dans ma bouche mais tu es habile et tu te faufiles entre mes lèvres tout à coup prise au cou je ne peux plus respirer un peu comme

toi la dernière fois dans l'auto submergée je voyais flou mais je sentais tes coups de panique dans mes côtes moi j'étais calme parce que j'ai accepté la mort depuis longtemps alors quand l'eau m'est arrivée au cou j'ai pris une dernière bouffée d'air et j'ai abandonné je me suis laissée couler j'ai enfin entendu la paix le silence de l'eau entre les rares battements de mon cœur mais tu paniquais encore tu m'as dérobé ma mort paisible alors j'ai tourné tourné tourné la manivelle de la fenêtre et je suis sortie je crois que c'est mon désir de mourir qui m'a sauvé la vie parce qu'une fois assise sur le rivage boueux tu étais déjà mort alors j'essaye d'oublier que je ne t'ai pas sauvé et je marmonne en me disant que je n'aurais jamais pu sais tu que j'attends le jour où je serai capable de me taire mais il ne semble pas venir peut-être que le silence n'existe plus depuis que je le cherche alors je continue à ...

La folle du logis

PAR ÉLISE WARREN

La file mince se dressait inégalement, chancelant à droite et à gauche. Elle frémissait au gré des membres qu'elle perdait. Les têtes basses s'alignaient en une longue chenille condamnée à son état embryonnaire. Je suivais le rythme de ce morne balancement, mon esprit obnubilé par sa propre vacuité. Un accord d'un tendre gris résonna entre nos oreilles. La musique éteinte pénétra mes pores et s'installa confortablement sur mes paupières. Ma vision vacilla entre la saturation des couleurs et le néant. Un doigt se posa sur mon épaule. Ma mère me regardait d'un air grave. Un gémissement s'étouffa au fond de ma gorge et mes bronches tressaillirent d'un manque d'enthousiasme inexprimable.

Mon regard pénétré de lassitude frôla une étoile, cicatrice probablement jamais oubliée, sur le trapèze droit de la grande dame se tenant devant moi. Je me demandais si c'était le résultat d'une insouciance ou d'un acte barbare, tel un coup de couteau. C'est alors que je compris et une chaleur grimpa de mon ventre, s'accrocha à mon cou, traversa mes pommettes et se logea au milieu de mon cerveau. Cette étoile ne pouvait signifier qu'une seule chose : cette belle dame venait du monde des astres. Sa peau diaphane et ses longs

cheveux étincelants m'envoûtaient. Elle était un ange venu pour nous protéger, pour me protéger. Mais pour me protéger de quoi ? La luminosité diminua, les visages s'assombrirent. Le son de l'orgue vibrait jusqu'au-dessous de mes ongles. La main de ma mère se posait sur mes cheveux. Elle aussi devait le ressentir. La connaissance de la secrète vérité se recourbait entre mes petits doigts. La file se rétrécissait, devenant de plus en plus courte sous un régime inévitable. Les hommes et les femmes regardaient mes mains, voyant que la vérité prenait couleur. Elle était rugueuse et froide, mais brillait d'un feu jaune.

L'Ange avançait, je devais la suivre, mais je ne le pus. Une cacophonie vrombissait dans mes oreilles, le blanc des toges se souilla, devint noir. Les vitraux renvoyaient des regards aux rayons rouges. La porte s'ouvrit et une bourrasque souleva nos vêtements et nos perruques. Lucifer fit grincer son ongle sur la pierre glacée du sol. Je sentis alors mes pieds avancer vers l'Ange, poussés par une force tentatrice. Je voulus m'accrocher à elle, elle seule produisait une lueur en ces lieux ensevelis tranquillement par le chaos. Les lampes s'éteignirent alors que Jésus sur la croix devenait monstrueusement grand, plantant son regard diabolique dans le mien. Seule brillait la peau ivoire de l'Ange qui ne bronchait pas, qui ne frémissait pas sous cet amalgame de terreur. Mon corps était pétrifié. Je regardai à droite, à gauche, le seul mouvement possible mais horriblement efficace. Je voyais les gens se balancer sur les sièges, en prononçant des incantations sataniques. Leurs dents se faufilaient à l'extérieur de leurs bouches et leurs yeux devenaient complètement noirs. Un cri se perpétua au fond de ma gorge, cloîtré par mon immobilité contraignante. Je voulus partir, prendre la main de ma mère et fuir.

Mais Lucifer était là, derrière, à me tourmenter. Il me montrait les possibilités infinies de ce monde et cette infinité me faisait perdre tout sens de gravité. Il avait raison : je sentais la salle basculer, le plancher tourner, le lustre se dandiner. Tous se retenaient fort bien, mais moi j'allais tomber. Des larmes me vinrent aux yeux alors que je vis une panoplie de fées, jouant avec les dorures et les vitraux, leur rendant le souffle de la vie. Des vignes sortirent du mur, galopèrent en tournoyant vers moi, me prenant les chevilles et la taille. Telle était ma punition. J'avais su, j'avais voulu aller trop loin, j'avais découvert la vérité et pourtant, l'Ange ne m'aidait point. Pourquoi ne faisait-elle rien ? Son calme serein me rendit furieux, furieux parce que j'étais impuissant. Non, peut-être n'étais-je pas aussi faible. Ce monde m'obnubilait, mais il pouvait être malléable. Du moins, je l'espérais tandis que je forçais les vignes à se délier en obligeant mon esprit vers l'oubli.

Soudain, la femme devant moi se déplaça pour me laisser seul devant le prêtre. Je tendis mes petites mains, la gauche sur la droite, et je reçus la communion. Le pain dur fondait sur ma langue, tel mon monde imaginaire évaporé. Ma mère me suivait en me repoussant tranquillement vers notre siège. Je ne voyais plus l'Ange, cette grande dame à l'étoile cicatrisée. Je récitai une prière comme je l'avais appris et je m'adossai contre le siège, balançant violemment mes pieds qui ne touchaient pas le sol. La réalité avait un goût amer parfois.

Un mouvement furtif se fit au coin de mon œil. Une fée volait autour d'un lustre. Ève avait croqué la pomme. L'orgue entonna *L'apparition de l'église éternelle* et je souris en regardant le serpent aux pieds de la Vierge Marie.

Le bourdon des steppes

PAR ANIS AZZOUG

Le vent impétueux Karaburan, ou Buran noir, souffle et gronde en dévalant le grand désert de Gobi et les steppes mongoles qui ne lui opposent aucun obstacle. Direction nord-ouest! Jusqu'au grand larynx rocheux de l'Altaï qui lui barre la route, l'humilie, le comprime dans une cloche vallonnée et le force à pousser de mélodieux hurlements en se frayant un chemin entre pierres et neiges. Imitant sa double-voix bourdonnante et flûtée, l'art ancestral du Khoomei permet au chanteur touvain de produire deux lignes mélodiques simultanément. Topo sur la musique traditionnelle étonnante et méconnue des environs de la Mongolie.

À l'orée de la Sibérie, pris entre Chine, Mongolie, Russie et Kazakhstan, l'Altaï est une zone géographique qui se décline autour des grandes montagnes d'où prennent leurs sources les rivières Irtych et Ob. Ses paysages de sommets enneigés, de vastes steppes vierges et d'horizons désertiques en font une délicieuse retraite pour les âmes éprises de solitude pastorale. C'est sur ce vaste dos du monde que des tribus nomades aux lointaines origines turques ont su dessiner, en

1921, les frontières d'un pays indépendant : le Touva. Une indépendance mort-née, puisque cette république a été annexée à la Russie après qu'en 1944, la cavalerie touvine ait combattu les Nazis aux côtés des troupes Soviétiques. Ce peuple encore méconnu, qui tire sa subsistance de l'élevage du bétail, continue d'évoluer sur les collines et les montagnes en petits groupes, sans se reconnaître de nationalité autre que touvine. Allant d'un pâturage à l'autre au gré de ses troupeaux de bœufs, moutons, chevaux et dromadaires, loin des grandes villes assimilatrices, la culture touvine a su entretenir son originalité au fil des générations.

Lors d'un chant ou d'une parole prononcée, plusieurs fréquences plus hautes et moins perceptibles accompagnent la note fondamentale qui est produite. Ces étages sonores s'appellent les harmoniques : c'est leur agencement qui détermine le timbre, l'idiosyncrasie d'une voix. Par une longue et empirique exploration de leur système vocal, les ancêtres des Touvains ont appris à isoler ces harmoniques, pour les révéler individuellement. En manipulant leur souffle à travers des mouvements du larynx, de la langue, des mâchoires et des lèvres, ils parviennent à accompagner une note fondamentale basse (le *bourdon*) de sifflements harmoniques aigus dont ils contrôlent les mélodies. Ainsi, un seul interprète semble produire le résultat d'un étrange duo intérieur.

Les croyances touvines, majoritairement animistes, accordent une grande place aux manifestations naturelles dans la conduite de leur art. L'âme des objets de la nature est associée au son que ceux-ci produisent ou permettent de produire. Ainsi, il n'est pas rare qu'un Touvain voyage dans les plaines et les montagnes à la recherche d'un environnement propice à son chant.

Au bord de la bonne rivière, au pied de la bonne montagne, le site qu'il choisit est celui qui saura vibrer au diapason de sa voix et sublimer son art. Une légende locale raconte même que c'est au sein des chutes d'eau du Buyan Gol (littéralement *rivière aux cerfs*), dont les mystérieuses sonorités attiraient les cerfs qui venaient s'y prélasser, que le secret des harmoniques a été révélé aux hommes. Leur musique étant profondément inspirée par les forces de la nature, ils développent leurs instruments de musique et leurs différentes techniques de chant en fonction du cri des animaux, du grondement des eaux, des bruits du vent...

Aujourd'hui, en Mongolie, quatre établissements universitaires offrent l'enseignement du chant diphonique touvain. Les musiciens qui y adhèrent sont peu nombreux et passent à travers une formation rigoureuse. Avant de commencer à apprendre le chant, ils doivent d'abord atteindre une certaine maîtrise du Morin Khor, instrument national de la Mongolie. Cet instrument à cordes frottées, fait d'une caisse de résonance trapézoïdale en bois et d'un long manche toujours coiffé d'une volute en forme de tête de cheval, comporte deux cordes traditionnellement accordées en quinte : la corde mâle, faite de 130 poils de la queue d'un étalon, et la corde femelle, contenant 105 poils de la queue d'une jument. Ce lien symbolique indéfectible entre le Morin Khor et les chevaux est dû aux différentes variantes de la légende racontant sa création, dans chacune desquelles un cheval féérique est tué par un être malveillant, puis transformé en instrument de musique par son maître endeuillé. Sa sonorité est censée rappeler le hennissement sans retenue d'un cheval sauvage ou la caresse d'une brise dans les prairies. Une fois cet instrument maîtrisé, les

étudiants peuvent enfin passer à l'apprentissage des différentes techniques traditionnelles de chant.

Ces techniques, multiples, ont été catégorisées selon plusieurs systèmes de classification différents. D'après le plus répandu d'entre eux, on distingue trois familles de chants de gorge, dont les surabondantes sous-catégories ne seront pas énumérées ici : il y a le *Khoomei* (Хөөмөй), le *Sygyt* (Сыгьт) et le *Kargyraa* (Каргыраа). Le nom « *Khoomei* », qui désigne un style de chant pour lequel le larynx et l'abdomen sont plus détendus, sert également de terme générique pour englober tous les chants diphoniques touvains. Chanter dans ce style précis permet, en étalant sur un bourdon en milieu de gamme des harmoniques douces, de créer l'impression sonore du vent qui tourbillonne entre les rochers. Le *Sygyt*, qui se traduit par « pleurs », produit quant à lui des harmoniques puissantes et suraiguës qui vont parfois jusqu'à enterrer le bourdon. Ce style est associé au sifflement et au chant des oiseaux. Le *Kargyraa*, à l'opposé, permet d'entonner avec force des notes si basses qu'elles en paraissent surnaturelles. Pour y arriver, l'interprète doit parvenir à activer ses bandes ventriculaires (aussi appelées « fausses cordes vocales »), qui sont responsables des bruits du toussotement. En contractant le larynx, il est possible de faire vibrer ces ligaments à une fréquence exactement deux fois inférieure à celle des cordes vocales, émettant alors une note d'une octave plus basse que la fondamentale.

Paul Pena, un bluesman américain aveugle dont la carrière prometteuse a été compromise par des problèmes de santé, a appris cette dernière technique. Tombé amoureux du chant touvain, il l'apprend à l'oreille et réussit à en acquérir une maîtrise si

impressionnante du Kargyraa que Kongar-ool Ondar, vedette touvaine de passage aux États-Unis, l'invite à participer au concours de chant de gorge qui se tient au traditionnel *Festival triennal de chant de la République de Touva*. Le voyage aura lieu en 1995, au grand ravissement de Pena qui, grâce à ses talents, mais surtout à grâce à son humilité et à sa bonhomie, remporte le prix du public et le premier prix dans la catégorie Kargyraa. Le cinéaste Roko Belic et son équipe ayant participé au périple, ce dernier a fait l'objet d'un film documentaire : *Genghis Blues*¹.

Dans une discipline qui est au cœur des traditions touvaines, cette victoire accordée à un Américain à la défaveur de ses adversaires indigènes a de quoi surprendre. Elle est pourtant tout à fait en accord avec le caractère de ce peuple qui, bien qu'attaché à ses traditions, demeure étonnamment ouvert sur le monde et disposé au partage. Ravis d'entendre leur Kargyraa dans une bouche étrangère, ils y ont vu l'épanouissement de leur art au-delà des océans et la confirmation de ses qualités esthétiques, dans le regard admiratif d'un agent extérieur.

Cet esprit d'ouverture et de partage s'incarne dans la personne de Kongar-ool Ondar, un artiste national du Touva qui exerce sur son peuple une très grande influence. Son importance est décrite dans *Genghis Blues* comme un mélange entre celles de J.F. Kennedy, de Elvis Presley et de Michael Jordan aux États-Unis. Il a fondé, en Touva, une chorale pour jeunes enfants au sein de laquelle ceux-ci apprennent les fondements du chant de gorge (avec des résultats impressionnants, notamment pour le Kargyraa dont les notes graves et

¹ Disponible en intégralité sur Youtube, pour les plus intéressés.

creuses semblent tenir du miracle lorsque produites par une bouche d'enfant). Or, son dévouement à la diffusion du Khoomei dépasse les frontières: il ne refuse jamais une invitation pour aller faire briller son art et résonner la voix de l'Altaï aux quatre coins du monde.

Un autre exemple de cette perméabilité de la culture touvine est celui d'Okna Tsahan Zam. Ce chanteur de Khoomei, découvert par le musicien et producteur français Claude Samard (Moody Blues, Fleetwood Mac, John Helliwell) a été invité en Europe où, profitant des techniques d'enregistrement modernes, il a pu créer un album envoûtant : *A Journey in the Steppe* (disponible pour écoute sur Soundcloud). Cette production peut s'avérer une excellente voie d'entrée à la musique touvine pour les mélomanes curieux, bien qu'elle la dénature un peu par un certain nombre d'effets sonores enjôleurs (accords plaqués à l'américaine, réverbérations, effets informatisés, etc). Si l'appréciation du chant de gorge aurait pu profiter d'un environnement sonore plus dépouillé, *A journey in the Steppe* n'en est pas moins une trouvaille originale et moins exigeante à l'écoute quotidienne qu'un pur Kargyraa ou un Sygyt en solo.

Cette ouverture sur le monde, auquel ils offrent un visage de Bouddha souriant, a également permis aux touvains de rediriger leurs regards sur eux-mêmes au contact des idées de l'extérieur. Alors qu'auparavant, une croyance populaire statuait que le Khoomei pouvait nuire à l'accouchement, on a vu dans les années 80 les premières chanteuses de Khoomei à se produire sur scène, avec notamment Tyva Kyzy et Valentina Salchak. Cette remise en question n'est sans doute pas étrangère aux mouvements féministes du XXe siècle.

Qu'ils se consacrent au Khoomei, au go, à l'harmonica, au Kung Fu ou à la poésie, les grands maîtres véhiculent la conscience de la colossale quantité de temps et d'énergie nécessaire à l'atteinte du sommet d'un art. Ces sommets, repoussés de génération en génération, sont d'autant plus inaccessibles que la discipline est ancienne. Les différentes techniques de chant touvines, élevées à un niveau qui frôle l'asymptote longtemps avant l'avènement des sciences de l'anatomie, témoignent du grand potentiel d'exploration de soi que nous offre la seule sensation. Sans dissection ni caméras endoscopique, c'est uniquement par une patiente méditation et un rigoureux exercice qu'ils ont exploré toutes les régions de leur système vocal pour parfaire leur chant harmonique, sans autre dessein que de les offrir au monde en guise de rétribution pour le leur avoir appris.

Ce texte, qui ne se veut qu'un doigt pointé sur un objet de grand intérêt, n'est évidemment pas autosuffisant. Dépourvu de qualités vibratoires, il ne saurait s'apprécier sans une écoute de chanteurs touvains qui révéleront mieux et plus vite que lui la magie de cet art. À défaut de pouvoir vous déplacer en Touva, faites un tour sur le web, qui regorge d'enregistrements d'excellente qualité.

Pour que tous ces objets ne soient plus matériels

PAR GABRIELLE OUIMET

*L'humanité souffre de deux grands maux :
la tradition et le progrès.*

Paul Valéry

Quand sur ma vieille chaise berçant matelots, mieux que la noble mer et l'arme de ses flots, je vous conte les bonds de son âme impudente, c'est pour mirer Aimé, humble rhétoricien, dans la tectonique de mouvantes coutumes. Mon âtre, cet hiver, ne cesse point son art. Sa flamme rougissante ayant pour sceau l'enfer, brûle à point mes vieux pieds, mes deux gardes du corps. Mon grand copain Aimé, qui vivait grâce au feu, portait l'orange sur sa fournie chevelure. Il travaillait au bois, abattant centaines, et habitait l'été dans un menu chalet. Sans femme ni enfant, il se faisait curé par son mode de vie qui prenait charge d'âmes. Tel un homme des neiges haut de ses trois boules, cette âme solitaire s'estimait vigie. Il avait un haut mât vis-à-vis sa maison sur lequel il grimpait et scrutait l'horizon. Ne sachant point d'église en ce lieu reculé, la vigie son clocher -ou bien son minaret si les boules de neige avaient été de sable- le menait sûrement auprès des pieds d'un dieu. Il avait comme rite, chaque soir d'hiver, d'allumer sa lanterne et d'explorer un conte. Les lettres se suivaient

et ne faisaient point sens, ou du moins l'habitant ne savait pas les lire. Observant les images et créant un monde, il transformait sans cesse la chute du conte. Celle qu'il préférait, qui égayait sa joie se dessinait ainsi : après qu'hommes de coupe aient passé un hiver de leurs femmes bien loin, ils montaient en canot et puis levaient de l'eau. Virevoltant gaiement, frôlant les hautes cimes, ils semblaient espérer pouvoir y arriver, dans le petit village qui les avaient vu nés. Aimé aimait penser que de fendre des arbres leur apportait à tous une anormale force et que d'un coup de rame ils décollaient de l'eau.

Ce plaisir quotidien prit peu à peu la voie d'une usée tradition qui ne le menait plus dans un monde de rêves, si bien qu'un beau soir, il prit l'auguste livre et le plaça sans peine dans un haut coffre-fort, aphorisme du temps. Il était héritage : un coffre de son père qui y avait glissé son violon adoré. Jamais il n'essaya, le modeste héritier, l'instrument de musique devenu le sien. Bon Aimé vieillissait et chaque crépuscule lui faisait prendre place au fond de sa bergère. Il allait balançant d'en avant en arrière, ne réfléchissant plus, surtout ne lisant plus. Aimé, accommodé au froid de son pays, voyait sa chevelure prendre la couleur du climat escarpé : douce neige automnale accompagnait l'orange d'un blanc lactescent. Rien n'avisait Aimé de ses transformations, seul dans sa maison ronde et sans miroir aucun. Je peine à y songer, lui vieilli, lui aigri; pour l'infailible Aimé j'aurais cru le temps vil. Il dut quitter le bois définitivement et sut ranger ses scies, ses haches puis sa force dans le coffre absolu qui lui offrait espace. Elle lui était chère, cette auge érudite, objet ensorcelé qui comme un puits sans fond, pouvait ingurgiter le monde et ses péchés.

Inspirant la pitié, faute d'activité, Aimé larguait plutôt son épopée classique pour entrer d'un bon pas dans l'ère romantique. Le voici observant et puis se morfondant, juché sur son balcon à longueur de journées, à peindre la nature, à étaler son spleen. Il était satisfait lorsque de bon matin il voyait se lever, au loin dans la vallée, le soleil inquiétant dans les ruines d'un temple. D'autres fois plus radin, sans jamais prévenir, le soleil se cachait derrière les nuées, ne laissant qu'entrevoir un sagace mirage. S'il en est ainsi fait je reviendrai demain se chuchotait alors cet être romantique. Il aimait bien aussi que la pression soit basse et que, depuis son mat, il puisse voir au loin, au-dessus des nuages qui se prosternaient. L'automne se pointant, Aimé fit des conserves. Il cueillit son jardin, empota ail et courges, voulant les mettre au frais, pour nourrir son hiver. Chacun des pots de verre avait été scellé et au nombre de vingt ils recouvraient la table. Le chalet d'un étage n'ayant point de cave ne pouvait accueillir tant de pots et de bols. Mais le coffre de bois, qui ornait galerie, offrait bien de l'espace et la juste fraîcheur pour conserver le tout pour d'innombrables heures; insatiablement Gargantua mangeait ce qu'Aimé apportait par plaisirs démodés.

En descendant du haut d'un antique escalier, qui dévalait la pente au pied de son meublé, il atteignait la mer par l'entrée d'une baie. Aimé, pour y aller, mettait une journée, peu importait le temps, son plaisir était grand de s'abreuver des flots méditativement. On aurait cru un moine au gré de l'horizon fixant, contemplant tempête de neige en mer. J'étais le seul ami à lui rendre visite, je connaissais son mat, son coffre et ses états. Il était plutôt rare de nous voir parler, se chargeait le silence de tout nous conter.

J'allai m'y présenter par un soir de printemps. Le soleil s'affirmait sur des teints orangés. Je me fis la remarque, avec force justesse, que les cheveux d'Aimé sauraient s'y agencer. À travers les sapins, les hautes épinettes, il entama sa chute vers un lieu voilé. Les pieds sur le perron, *noire sœur*. Tranquillement mes yeux se mettaient à leur aise. Par-delà les fenêtres on entendait Ella danser sur un vinyle grinçant et vieilli. Je tournai mes talons, fus dos à la maison et pris quelques instants pour admirer le vent, pour observer le gris d'un pays assagi. La paupière plissée et le regard au loin j'arrivais presque à voir les vagues de la mer. Avec un télescope on aurait espionné Aimé au bord de l'eau ou quelque sot bateau. Y étant si souvent il s'était incrusté dans le pays glacé aux abords de l'été.

J'émis trois petits coups sur la porte de pin, qui sous leur poids croula; sacrés vieux gonds de fer! Un jeune feu de bois foulait la cheminée, une chaise berçante roulait à rebours, à un rythme constant voire déboussolant : n'accueillant aucun corps pour la faire osciller. La demeure était vide, rancie, solitaire. On y sentait pourtant une étrange présence. On aurait cru une œuvre, toile réaliste, dont l'âme futuriste créait mouvement. Assis sur le perron, le coffre n'allait pas sans promettre trouvailles une fois grand ouvert. Si inspirants son bois et ses belles gravures, il aurait été sot de l'y laisser bien clos. Depuis le fond du ventre de Gargantua, on entendait gronder les us et les coutumes qui, pendant quelques lustres, se furent querellés. L'écoute était ardue, le son presque inaudible, mais il fût assez dru que je ne pus attendre. De mes deux mains robustes je tirai la cuve sans espoir ni idée de ce qu'elle contiendrait, puis il parut soudain d'une puissance immonde des centaines d'abeilles vibrant

à mes oreilles, qui me faisaient sentir comme dans un trou noir aspirant tout de moi, mes idées et mes dons. Je sentais au départ cet énorme nuage dont je ne sus m'extraire malgré coups et heurts, tel d'un pot de mélasse je ne saurais faire. Elles beuglaient si fort et sans remords aucun, que le sifflet d'un train n'aurait pu être ouï. Analogue au soleil et aux cheveux d'Aimé, leur troupeau dévoilait une teinte orangée. Puis, au bout d'un moment, je pus presque oublier cette puérile armée qui me restait collée. Tel Aimé à la mer, le clan s'était fondu dans l'environnement qu'il avait peint lui-même. De fort bourdonnement il était devenu inaudible murmure, rumeur incessante pareille à un accord fait de cordes frottées. Les yeux rivés au fond de cette tradition, les yeux rivés au fond de cette fondation je ne sus point y voir plus qu'un coffre vacant. Ni violon ni bouquin ne semblaient le remplir, le tu bourdonnement s'en était abreuvé. Puis je ne vis plus rien, la nuit m'avait gagné; de noirceur m'avaient peint les bêtes aériennes.

En étranger je suis venu...

PAR FABRICE C. BERGERON

Sinzheimer arriva enfin, après un pénible voyage en chemin de fer à travers de vastes champs et entre des parois rocheuses qui semblaient ne jamais vouloir finir, à l'auberge d'un petit village de la région de Kobernausser niché au creux d'une chaîne de montagnes. Lorsque Sinzheimer épuisé demanda qu'on lui réservât une chambre pour une durée indéterminée, l'aubergiste crut avoir affaire à un aliéné ou à un candidat au suicide, car il fallait être un aliéné ou un candidat au suicide pour désirer passer un séjour prolongé dans la région de Kobernausser, où l'on enregistrait le taux le plus élevé de morts volontaires à l'échelle du pays. Aux dires de l'aubergiste, le climat n'y était pas pour rien : dans la région de Kobernausser, été comme hiver, la nuit tombait brusquement en plein milieu du jour, d'impitoyables bourrasques de vent vous fouettaient le visage et démolissaient le paysage, et dès la fin octobre, des quantités colossales de neige s'abattaient sur le village et ses environs; la plupart des sentiers devenaient alors impraticables, et les rares chemins où l'on pouvait circuler sans trop de mal étaient entourés de part et d'autre d'énormes remparts de neige s'élevant à hauteur d'homme. Si par miracle le brouillard se dissipait, les bourrasques

cessaient et le föhn faisait fondre la neige, on pouvait apercevoir, s'étendant tout autour du village, un immense désert parsemé çà et là de vieilles souches d'arbres; le regard glissait sur cette surface déchiquetée et allait s'abîmer dans le flanc des montagnes. Pour tout être humain, le fait d'être confronté en permanence à un environnement d'une telle désolation ne pouvait être sans conséquence; la région de Kobernausser, de par sa nature même, était cause de nombreuses déformations physiques et morales, et la plupart des gens du coin étaient positivement monstrueux. *Dégradation des valeurs*, dit l'aubergiste à Sinzheimer, puis il répéta à maintes reprises *dégradation des valeurs* en détachant chaque syllabe. Les habitants de la région de Kobernausser étaient d'une laideur et d'une malpropreté à faire pâlir, tous étaient bêtes et brutaux et s'adonnaient à quelque vice; pour se rendre la vie supportable, ils couchaient avec des putains, buvaient à en crever ou priaient Dieu, et bien souvent ils faisaient les trois en même temps, car ils étaient dévots mais pervers jusqu'à la moelle. Le seul attrait de la région de Kobernausser était son gibier abondant et le peu de cas que les autorités locales faisaient des règlements de chasse, ce dont se réjouissaient les chasseurs, qui étaient nombreux et se comportaient en maîtres. Il y avait d'ailleurs un imposant pavillon de chasse situé à la lisière de la seule forêt encore vierge de la région de Kobernausser, épargnée jusqu'alors par la fabrique de papier qui dévorait tout autour d'elle et empestait l'air d'une forte odeur de soufre; mais Sinzheimer n'était pas intéressé par la chasse, cela se voyait dès le premier coup d'œil, donc Sinzheimer était un aliéné ou un candidat au suicide, conclut l'aubergiste à part lui. Pourtant, Sinzheimer n'était ni dément ni suicidaire;

son séjour d'une durée indéterminée dans la région de Kobernausser avait un motif, et ce motif était somme toute raisonnable, du moins pour Sinzheimer : il désirait mener à terme un important projet esthétique-philosophique ayant pour sujet Pascal, et la région de Kobernausser lui semblait tout indiquée pour réaliser un tel ouvrage. Nul à Vienne n'était réceptif à son idée; ces citadins soi-disant raffinés et ouverts d'esprit l'étouffaient sous le poids de leur verbiage, se moquaient de lui à mots couverts et détournaient le cours naturel de ses pensées, et Sinzheimer était persuadé que la compagnie de gens simples couplée à l'influence exercée par un climat rigoureux lui permettrait de décongestionner sa cervelle rendue presque débile par le confort urbain, le culte de l'artifice et la fréquentation quotidienne d'une élite culturelle indolente. Sinzheimer était convaincu que la région de Kobernausser était idéale à tout point de vue, qu'elle le purifierait moralement et intellectuellement, et les propos de l'aubergiste, loin de l'inquiéter, ne faisaient qu'affermir cette certitude. Depuis un bon moment déjà, l'aubergiste avait perdu le fil de ses pensées et s'embourbait dans de vaines répétitions et d'affligeants lieux communs. Sinzheimer coupa court à ce bavardage et demanda qu'on le conduisît à sa chambre. Lorsque l'aubergiste le laissa seul, Sinzheimer inspecta la pièce. Tout respirait la misère la plus noire; il y avait sans doute longtemps que personne ne s'était occupé de cette chambre. Une ignoble saleté recouvrait les meubles, dont la plupart étaient vermoulus, et il y avait fort à parier que les murs regorgeaient de vermine. Sinzheimer parut satisfait de la décrépitude de son nouveau logis et du mobilier; cette décrépitude était même au-delà de ses espérances, et malgré le froid

hivernal qui sévissait dehors, il lui fallut ouvrir une fenêtre pour aérer la pièce sous peine de défaillir. Il passa la tête à l'extérieur. Des chiens aboyèrent et une forte odeur de soufre lui envahit les narines.

Sinzheimer avait rapidement pris l'habitude de se promener en forêt très tôt chaque matin alors que les chiens dormaient et que la fabrique de papier n'avait pas encore repris ses activités de la veille; ainsi, aucun hurlement à la mort ni aucune détestable odeur de soufre ne venait perturber les pensées de Sinzheimer, pensées pascaliennes qui évoluaient à un rythme lent mais sûr vers l'aboutissement du projet philosophique ambitionné. Certes, rien n'avait encore été couché par écrit, mais des idées fécondes se développaient dans la cervelle de Sinzheimer. Il en était même venu à considérer son projet comme chose faite : tout y était, le squelette comme la chair, et pour donner vie à ce monstre littéraire, il aurait suffi d'un petit choc électrique, il ne manquait qu'une petite chiquenaude, une première phrase introductive dont tout le reste découlerait naturellement et inexorablement, dans un déversement continu de la pensée sur le papier. Lorsqu'il parcourait seul la forêt, Sinzheimer était dans une disposition psychologique qui confinait au ravissement; à cet état de jouissance intellectuelle venait se mélanger un joyeux pessimisme empreint de piété. Il s'arrêtait régulièrement pour observer le paysage escarpé, et face à cette nature rude et révoltée qui, en un tournemain, eût pu broyer n'importe quel homme, il était plongé dans une apathie enivrante. Pour se rendre à la forêt magique, Sinzheimer devait chaque matin marcher une demi-lieue à travers un désert frigorifié et austère; tout emmitouflé, il affrontait vaillamment ce grand espace blanc comme un trou de mémoire, puis

il arrivait dans les alentours du pavillon de chasse, un bâtiment rustique et inhospitalier planté en bordure des bois, qu'il prenait soin de contourner avec toutes les précautions qui s'imposaient, car Sinzheimer avait vite résolu d'éviter autant que possible les chasseurs, estivants comme résidants, qui s'y reposaient et regardaient parfois Sinzheimer de travers lorsqu'ils le voyaient s'aventurer seul dans la forêt ou s'asseoir, toujours seul et avec un air préoccupé, à une table de l'auberge pour consommer un maigre repas. Sinzheimer était persuadé, à tort ou à raison, que ces gredins grossiers et sanguins se moquaient de lui à son insu et lui joueraient un jour un sale tour, aussi ajoutait-il une bonne cinquantaine de minutes à chacune de ses excursions matinales en parcourant de longs chemins peu praticables, dans l'unique but de passer le plus loin possible du pavillon de chasse et d'éliminer ainsi toute possibilité de rencontre déplaisante. Après sa randonnée quotidienne, Sinzheimer revenait à l'auberge pour prendre son déjeuner, qu'il engloutissait seul dans son coin, puis il se retirait dans sa chambre à l'étage pour lire son Pascal ou quelques aphorismes de Schopenhauer. Les jours suivant son arrivée dans la région de Kobernausser, et ce malgré la forte odeur de soufre exhalée par la fabrique de papier tout au long de l'après-midi, Sinzheimer s'était baladé quelquefois dans le village, mais il avait vite renoncé à ces promenades, car les habitants locaux, bien qu'ils ne se souciaient guère de lui et ne fissent rien pour l'importuner, l'emplissaient d'un réel malaise; ces gens simples dont il attendait avec impatience un rapprochement quelconque lui inspiraient en fin de compte une inquiétude qu'il avait du mal à s'expliquer. Sinzheimer n'avait jamais été d'un naturel timide, mais à la simple

vue des villageois, sa bouche s'asséchait, ses muscles se tendaient et il ressentait de légères palpitations du côté de la tempe gauche. Tous avaient un aspect grotesque qui jetait Sinzheimer dans l'embarras : certains étaient rougeauds et boursouflés et faisaient penser à des fruits trop mûrs, alors que d'autres étaient petits et rachitiques et se mouvaient comme des ombres misérables. Les femmes étaient stupides et hideuses, comme taillées au couteau dans du bois pourri, et les enfants, dont la voix était grêle et perçante, ressemblaient à des vieillards nains. Des râles d'ivrogne et des raclements de gorge de tuberculeux s'élevaient de toutes parts dans la rue principale. Sinzheimer avait l'impression que le village tout entier était une sorte de mouroir où l'État se débarrassait de ses déchets humains; il semblait en effet à Sinzheimer que les habitants du village étaient tous atteints d'une maladie mortelle et avaient été mis en quarantaine, à jamais exclus de la société autrichienne. Tous, hormis les chasseurs qui résidaient pour la plupart à la lisière de la forêt, semblaient obéir à un système strict de règles non-écrites mais sacrées réglées sur la mort. *Des automates du désespoir*, pensait Sinzheimer, *ce sont tous des automates du désespoir*. Il y avait dans cette misère humaine des plus répugnantes une espèce de solennité qui effrayait Sinzheimer plus que tout. Outre l'aubergiste, avec qui il devait parfois échanger quelques mots de nature purement pragmatique, Sinzheimer ne parlait à personne, et on le laissait tranquille.

Deux mois après son arrivée dans la région de Kobernausser, Sinzheimer dînait à l'auberge à sa table habituelle, silencieux comme de coutume. La salle à manger était pleine d'ouvriers affamés et autour de lui résonnaient d'inconséquents bavardages et le cliquetis des ustensiles sur les assiettes. Alors que

Sinzheimer tendait vers sa bouche un morceau de viande, un chasseur passablement éméché, flanqué d'une bande de ses congénères, pénétra avec bruit dans l'établissement, se proposant de payer la tournée générale, ce qui lui valut une généreuse acclamation, que le bonhomme s'empessa de calmer d'un geste impérieux de la main, car il désirait tout d'abord partager une nouvelle réjouissante. Il se trouvait que ledit chasseur avait récemment hérité de son regretté père une somme rondelette d'argent avec de surcroît l'exploitation agricole familiale localisée quelque part en Basse-Autriche, machine si bien huilée que le fils n'avait même pas à prendre part à son entretien pour en récolter les profits. Pour épater la galerie, l'heureux héritier sortit de l'une de ses poches une bourse remplie à craquer, et sous les yeux admiratifs et envieux de son public, il en vida le contenu sur le comptoir à bière dans un fracas métallique, tout en sommant l'aubergiste de servir à tous ces messieurs ici présents une bonne bière écumante. Le pesant silence qui avait accompagné le discours agité du chasseur fit place à des cris d'enthousiasme; le sentiment de jalousie qu'eussent pu nourrir les moins fortunés des clients de l'auberge se noya dans la gaieté générale que suscitait la distribution de boissons gratuites. Sinzheimer quant à lui ne se laissa pas charmer par de telles simagrées, et il fut même à deux doigts de cracher de dépit. Il interrompit son dîner, se dressa au milieu du tumulte général et regagna dignement ses appartements, tel un aristocrate offusqué. Pendant que Sinzheimer étudiait son Pascal, la fête battait son plein, on jurait, on s'esclaffait, on criait et on jouait du Schubert sur un vieux piano désaccordé; accompagné d'un chœur de rires gras, quelque farceur massacrait joyeusement

Winterreise de sa voix rocailleuse imprégnée d'alcool. Sinzheimer écoutait horrifié cette profanation ignominieuse du patrimoine musical autrichien, dont les mélodies mutilées suintaient à travers les murs de sa petite chambre, l'emplissant d'un fluide musical atroce, la pire saleté sonore imaginable. *La puissance des mouches* ! proféra Sinzheimer hors de lui, dans un délire quasi mystique. Il fut aussitôt pris d'un brusque accès de fatigue qui le contraignit à lâcher son Pascal et il s'affaissa sur son lit, la tête pleine d'un bourdonnement schubertien.

Sinzheimer se leva avant le soleil, en proie à une curieuse indisposition. Jamais il n'avait éprouvé conscience plus aiguë de chaque morceau de son corps; ses jambes moites, ses cheveux poisseux, son cœur frémissant comme une sale bestiole, tout cela se fondait en une prison de chair complexe et horrible. Sinzheimer resta longtemps assis sur son lit à méditer et cligna plusieurs fois des yeux, surpris de cette dégradation soudaine de son état de santé, mais le sens du devoir prit finalement le dessus; il se débarbouilla le visage, s'habilla prestement, traversa sur la pointe des pieds l'auberge endormie et s'engouffra dans la noirceur matinale. Le temps était d'une douceur inhabituelle, et Sinzheimer sentit son mal s'alléger quelque peu. Ragaillard, il osa même passer devant le pavillon de chasse, adressant à l'affreuse baraque un regard de fier dédain. Lorsque sa promenade en forêt s'acheva et que le soleil commençait tout juste à poindre, Sinzheimer se sentit en appétit, indice révélateur du caractère passager et bénin de sa maladie, et il se dirigea à grands pas vers l'auberge, comptant y trouver son déjeuner coutumier; or il n'avait pas traversé le seuil de la porte qu'une puissante masse de chair le frappa de plein

fouet. Sinzheimer s'échoua contre un mur de la salle à manger. Il ne pouvait lutter contre cette matière compacte qui l'immobilisait, l'étouffait et le rouait de coups. Un visage gonflé et rubicond se détacha de la mêlée. *C'est ce type qui l'a tué. Il savait qu'il avait de l'argent.* Sinzheimer reçut un coup d'une prodigieuse violence derrière l'oreille gauche. Affolé, il ferma les yeux en gémissant. *Bouge pas, salaud. Où t'as caché l'argent?* Sinzheimer entrouvrit un œil et aperçut une gueule édentée et crachotante. *C'est pour ça que t'es sorti ce matin? Où tu l'as caché? Parle, ordure!* Sinzheimer referma les yeux et se laissa glisser jusqu'au sol. Quelqu'un joua énergiquement des coudes et la mer humaine se retira enfin, découvrant Sinzheimer à genoux, tourné vers le mur dans la posture humiliante d'un écolier puni. Grössl, un homme de grande taille à la physionomie bestiale, l'unique agent de police du village, qui d'ailleurs n'exerçait son métier qu'à temps perdu, avait dispersé les agresseurs et les badauds. Il s'empara de Sinzheimer et s'enferma avec lui dans le garde-manger, tandis que l'aubergiste et deux employés faisaient de leur mieux pour contenir les braves hommes qui avaient mis hors d'état de nuire Sinzheimer avec un enthousiasme louable quoiqu'un peu excessif. Grössl prit place en face de Sinzheimer étourdi mais désormais sain et sauf et le fixa de ses petits yeux creusés sous son front bas, meurtrières d'un impénétrable château. L'agent Grössl expliqua laconiquement qu'un crime avait été commis au sein même de l'auberge lors de la nuit précédente, après une fête bien arrosée : un chasseur estivant avait été tué d'un coup de poignard alors qu'il dormait dans une chambre adjacente à celle de Sinzheimer et les affaires de la victime avaient été mises sens dessus dessous, *un vrai bordel*, ainsi s'exprima Grössl, ce qui

suggérerait le vol pour motif, bien qu'un acte spontané et irréfléchi, nourri par quelque sentiment haineux, ne fût pas à exclure; naturellement, Sinzheimer éveillait la suspicion, puisque *primo* il avait été présent lorsque la victime, *un certain monsieur Andersch*, précisa Grössl, avait payé la tournée générale et s'était négligemment vanté de sa fortune nouvellement acquise, *secundo* la proximité de la chambre de Sinzheimer à celle d'Andersch le situait près du lieu de l'assassinat, *tertio* il avait mystérieusement disparu aux petites heures du matin, et ainsi de suite, mais Sinzheimer n'était bien entendu qu'un suspect parmi une bonne quinzaine d'autres et il n'avait donc pas à s'en faire, *faut pas t'en faire, mon gars*, le rassura Grössl, mais il lui recommanda fortement de ne pas quitter la région, *je te recommande fortement*, dit Grössl, *de ne pas quitter la région le temps que cette sale affaire soit réglée*. Sinzheimer ne répondit point. Il regardait loin, très loin derrière Grössl, en clignant des yeux de temps à autre.

Quelques jours après l'incident, Sinzheimer se promenait librement dans la forêt, lavé de tout soupçon. Malgré les effectifs policiers qui avaient été appelés en renfort dans la région de Kobernausser, l'enquête piétinait, l'argent volé n'avait pas été retrouvé et le coupable n'avait pas été débusqué. Sinzheimer, agacé par une douleur lancinante à l'oreille gauche, considérait désormais avec plus de méfiance les habitants de la région de Kobernausser, et ses promenades en forêt devenaient plus fréquentes et éprouvantes. Son projet philosophique sur Pascal ne semblait plus qu'une lointaine chimère; des idées bizarres qu'il savait absurdes, mais qu'il ne pouvait chasser de son esprit, l'importunaient. Des plantes psychiques exotiques, étranges, excitantes et possiblement vénéneuses

germaient et s'enracinaient en lui, et l'agitation récente des habitants du village précipitait leur croissance. Depuis la nuit du meurtre, l'angoisse pesait comme un couvercle sur la région de Kobernausser, menaçant de tout écraser, et les villageois semblaient atteints d'une nervosité frénétique et infectieuse. Les chasseurs avaient délaissé leur pavillon de chasse et, rassemblés en petites meutes, ils parcouraient le village d'un pas militaire et rectiligne, les lèvres retroussées et les oreilles dressées. Sinzheimer n'était pas resté insensible à ce changement; par précaution, il ne mettait plus le pied au village et évitait toute société, même celle de l'aubergiste. Avec calme et méthode, il cueillait les fleurs de son esprit malade : et si les chasseurs, cherchant à se venger de la mort de l'un des leurs, décidaient de s'en prendre à lui, Sinzheimer l'étranger, le dangereux suspect, cause principale d'instabilité et d'inquiétude au village? Et si, à l'instant même, ils le guettaient pour lui tendre un piège, dans la forêt, sur le chemin du retour, à l'auberge ou dans quelque ruelle obscure? Et si l'incompétence apparente des policiers n'était qu'un simulacre destiné à le tromper? Et si l'aubergiste crachait dans sa soupe avant chaque dîner? Et si le village tout entier fomentait quelque complot en vue de le punir, de le ridiculiser, de l'exécuter sur la place publique, lui, Sinzheimer l'indésirable, au milieu des aboiements de chien, de l'odeur infecte de la fabrique de papier et des expectorations des tuberculeux? Était-ce seulement une poignée d'individus qui en avait contre lui, ou bien l'homme kobernausserien dans sa totalité? Pouvait-on en appeler à la sensibilité d'un peuple pervers et poitrinaire qui massacrait Schubert, pouvait-on espérer en la clémence d'une masse mécanique dépourvue de moralité qui, sans aucun motif valable, plaquait

contre le mur un honnête homme pour le brutaliser et l'invectiver injustement? L'intelligence de Sinzheimer se heurtait constamment à l'iniquité dont il était victime, et son délire de persécution, affublé du masque de la raison, s'élevait telle une forteresse, enserrée de remparts rhétoriques implacables, s'établissant comme le siège de toute pensée à caractère philosophique. La colère et le désespoir étaient devenus pour Sinzheimer les stimulants par excellence et pour rien au monde il n'aurait quitté la région de Kobernausser; les chasseurs en particulier devaient faire l'objet d'un écrit à part consacré à la dénonciation de leur perfidie et de leur grossièreté, et Sinzheimer occupait ses nuits, à la lumière d'une bougie, à dresser les plans de son ouvrage, noircissant cahier sur cahier, raturant ligne sur ligne; il ne dormait plus, en aucun cas il ne fallait dormir, même à l'agonie, Sinzheimer ne devait fermer l'œil. Un matin de bonne heure, enfiévré et suffoquant dans sa petite chambre après qu'il eut passé la nuit à écrire, Sinzheimer ouvrit la fenêtre pour se rafraîchir. Frappé de stupeur, il vit l'artère principale du village brûler et partir en fumée avec tous ses habitants abjects. Une puanteur infâme, collante et lourde de graisse s'élevait de l'épais linceul de cendres qui recouvrait la région de Kobernausser achevant de se consumer. Sinzheimer s'échauffait à la vue de ce terrible spectacle; excité jusqu'à la nausée, il se représentait avec un plaisir confus le pavillon de chasse dont il ne devait rester que quelques vestiges grotesques. Il demeura longuement ainsi à regarder par la fenêtre. Dans la rue, un vieillard en loques lui souriait de sa bouche molle, et le pas cadencé des chasseurs résonnait à travers la ville sombre et gelée.

Au début du mois de septembre, l'enquête aboutit enfin et on arrêta le coupable, un gaillard impétueux et violent qui travaillait à la fabrique de papier; il avait été présent lors du discours d'Andersch et ne l'avait pas lâché d'une semelle pendant la fête. On l'avait rattrapé alors qu'il tentait de rejoindre la Basse-Autriche en train, et l'argent volé fut retrouvé dans ses bagages. Cette nouvelle n'apaisa pas Sinzheimer, qui flaira un piège et s'isola davantage.

La saison de chasse annuelle au cerf débuta vers la fin octobre. Sinzheimer, qui résidait toujours à l'auberge et multipliait les escapades en forêt au détriment de sa santé physique et morale, se retrouva lors de l'une de ses promenades à quelques pas d'un majestueux cerf mâle. Médusé, il resta immobile près de la bête pour la contempler.

Le lendemain matin, en plein centre de la forêt de la région de Kobernausser, on retrouva le cadavre de Sinzheimer avec une balle dans la nuque.

Apnée retentissante

PAR SOPHIE LEVASSEUR

*The only difference between me and a madman
is that I am not mad.*

Salvador Dalí

Je suis de ceux qui ne comprennent pas les gens qui n'arrivent pas à faire la grasse matinée. De ceux qui, au son du réveil, bondissent du lit uniquement par obligation. Je m'élance parfois si vite qu'une nausée me prend entre la position horizontale et verticale. Le verre d'eau que j'ai oublié de consommer avant le coucher se fait sentir. Sans malice, il me rappelle son absence. J'ai la nette impression que tous mes tissus souffrent d'une carence en H₂O. « Antoine souffre d'un déficit d'eau plate dans l'intégralité de son système », beugle mon cerveau à mon pauvre corps. Je me couche gorgé de levure et me réveille raisin sec. Ce n'est pas plus grave que ça, j'en ai l'habitude. Gérer les fruits déshydratés ou trop hydratés constitue en quelque sorte mon emploi.

Quand mon réveil-matin retentit, il fait noir dehors. Quand je finis mon quart de travail, la même noirceur engloutit toujours la ville. Les lampadaires sont mes soleils.

Je prends le temps de boire mon café, il est dix-

sept heures. Malgré l'heure peu matinale, je n'ai pas envie de désacraliser cette boisson; je lui offre le temps nécessaire à son appréciation. Son goût corsé me donne de l'aplomb et sa tendre amertume atténue celle que j'éprouve envers la vie. Latte, espresso court ou allongé, la chaleur qu'il véhicule dans ma gorge me procure un moment de sérénité. Puis, un bruit strident, continu et désagréablement aigu me tire de ma rêverie. Il possède des caractéristiques suffisantes à de me pousser à vouloir trouver son origine. Mes yeux passent du fond de ma tasse à l'horloge de la cuisine. La trajectoire que mon regard effectue est de la plus haute importance : il faut détecter la provenance de ce son. Cependant, chercher la source de ce qui a martelé mon tympan fait une chute libre dans la liste de mes priorités : la pendule m'indique que je risque d'être en retard. D'un air réprobateur, elle pointe le six avec son aiguille la plus longue. J'enfile mon manteau et remercie le ciel de m'avoir donné des jambes si grandes.

Chacune de mes enjambées pressées me rapproche de l'arrêt d'autobus. La neige est molle sous mes pieds, chaque pas provoque chez moi la sensation de marcher dans de la crème glacée abandonnée depuis trop longtemps sur le comptoir — j'ai l'impression d'appliquer une force nécessaire pour me propulser quelques pouces plus loin alors que je m'enfonce péniblement sans progresser réellement dans ma traversée. La texture désagréable de la neige, jadis collante et d'un blanc irréprochable, est certainement due aux milliers de personnes qui ont parcouru le trottoir aujourd'hui. Une multitude d'hommes et de femmes a franchi cet espace piétonnier à leur départ vers le travail tout comme au retour de celui-ci. Par contre, lorsqu'ils pratiquent les premières entailles dans ce voile immaculé, le matin venu, peu d'entre eux sont préoccupés par la question qui me hante : qui

m'emboîte le pas lorsque l'aube répand ses premiers rayons? Évidemment, tous remarquent les pas laissés avant les leurs, mais peu se questionnent sur l'identité de leurs prédécesseurs ou de leurs successeurs. Mes empreintes sont les plus fraîches au lever du jour. Je trace le chemin pour eux, têtes en l'air qui ne se demandent certainement pas quel être si matinal sort de la maison à une heure pareille. C'est sûrement mieux ainsi.

Je suis le pionnier enivré de la rue Clark.

Ce soir, particulièrement, j'éprouve une hâte irrépressible d'arriver à destination. Un de mes groupes préférés — dont je tairai le nom, question de ne pas faire de jaloux — se présentera au Métropolis. La rapidité de l'enchaînement de mes pas en direction de la salle de concert m'empêche de contempler le paysage nocturne — activité à laquelle je m'adonne habituellement.

Il est facile de deviner que j'adore mon emploi. Effectivement, il réussit à concilier le divertissement et le travail. Les deux sphères primordiales de ma vie s'y trouvent en parfaite symbiose.

Lorsque je franchis enfin les portes de la salle de spectacle, je suis submergé par l'environnement — gracieuseté de ma mémoire sensorielle. La vague de sensations qui déferle sur moi m'évoque également le terme « hyperacuité des sens », allusion à cette impression éprouvée lorsque l'on retourne au sein d'un espace connu. Tous nos sens sont sur le qui-vive, stimulés par ce remous habituellement aqueux, mais ici davantage du domaine de la réminiscence. Un chalet spécifique, un ancien camp de vacances, un restaurant fréquenté souvent : tous ont une grande charge de souvenirs. Ces endroits sont faciles à reconnaître parmi tant d'autres, puisqu'ils sont le récipient d'évocations

multiples. La salle de spectacle représente davantage pour moi : ce lieu est indissociable de ma personne, il symbolise beaucoup plus que de vagues souvenirs. Il forge mon identité, soir après soir.

Lorsque je franchis le seuil de cette pièce, une vague de sensations déferle sur moi. La texture du tapis de l'entrée — trop souvent gorgé d'eau, tenter s'y sécher la semelle est inutile —, la lumière tamisée rappelle la soirée de la veille et annonçant si bien celle à venir. Le parfum « salle de concert » qui mélange si savamment l'odeur du plancher de bois franc ayant accueilli les souliers de millions de mélomanes — sans parler des bières qui lui ont été si négligemment jetées au visage — et les effluves de l'euphorie. Le matériel des techniciens s'entrechoque, « Test, 1, 2...Test. Hey! Bon matin mon Tony! », hurle l'un d'eux dans le micro. Puis un bruit de bouteilles de verre qui se heurtent, goût d'une bière en bouche. L'ensemble de ces sons crée à lui seul une mélodie quotidienne. Une composition ayant pour thème : subtile blessure à saveur musicale.

D'ailleurs, celle-ci persiste lorsque le public emplit la pièce. Je termine à peine de préparer mon matériel que le gars de la sécurité hoche la tête : « Elle arrive ». Elle, c'est la Foule.

Je l'affectionne particulièrement la Foule. C'est Elle que je sillonne, nuit après nuit, concert après concert et qui pourtant, n'est jamais la même. Tout dépend de qui se présente sur scène selon certains, mais j'aime bien croire que la corrélation entre l'artiste et l'auditoire n'est pas si grande. Il importe beaucoup où les musiciens jouent, ce qu'ils jouent et quand ils le jouent. Ces facteurs influencent la couleur qu'Elle prendra. L'amas de taches humaines est parfois plus dense, parfois plus clairsemé. Tantôt celles-ci se font grouillantes, tantôt attentives. Cosmopolites

ou homogènes, hystériques ou dociles, ces touches dessinent un attroupement distinct à chaque fois. D'âge d'or ou prépubères, tous ajoutent à la texture de ce courant humain. La salle physique, pour sa part, se laisse peindre de ces différentes couleurs, leurs teintes et les énergies qu'elles véhiculent. La marée d'hommes et de femmes se brise sur toute surface de la pièce et moi, je la sillonne.

En apnée dans la foule, mon plateau fait office de tuba.

Avant même que le spectacle commence, déjà la cohue m'apostrophe. Muni de verres bien remplis en équilibre sur mon plateau, je repère les assoiffés. À ce stade de la soirée, il est encore facile de se déplacer, les mélomanes sont cléments. Ils me laissent me mouvoir, mais je dois le faire avec aplomb. Le fameux « excusez-moi » doit être remplacé par un « ATTENTION » afin que l'on me prenne au sérieux. Ces amateurs de musique ne sont pas prêts à perdre leur positionnement pour laisser passer un serveur poli; concéder quelques centimètres de proximité avec les musiciens n'est pas envisageable. Cependant, si j'annonce un danger imminent, ils s'extirpent, l'espace d'un instant, de leur acharnement et me permettent de me faufiler. Je me promène en faisant du corps à corps — littéralement — et je me félicite de croire en la vigueur de mon bras de serveur. Il me permet de déambuler avec une impression d'assurance.

Au sein d'Elle je me sens chez moi. Tel le liquide amniotique, la foule me berce, gentiment ou plus vigoureusement. Les deux oreilles gentiment obstruées, j'entends mieux, j'entends tout.

Puis, vient le moment que je préfère. Quand Elle passe de surexcité à hystérique. Les musiciens montent sur scène; ils n'émettent pas un son, que le public est en

délire. Chaque fibre de mon être subit les répercussions de cette frénésie. Que le groupe me plaise ou pas, l'assistance me transmet sa fièvre. Je ne résiste pas, je m'imprègne de cet état et continue mon boulot. Tous les symptômes sont là : j'ai horriblement chaud, mes muscles commencent à tressaillir — surtout ceux du fameux bras droit — et un léger étourdissement m'empoigne.

Bière à gauche, bière à droite et musique dans mes oreilles, j'exécute des feintes diverses afin d'éviter les *body surfer* qui jaillissent de partout. Les musiciens enchaînent chanson après chanson, j'écoute d'une oreille distraite, mais capte pourtant l'essence de l'expérience. Mon cœur bat aussi vite que le leur. Je crois même avoir accès à un ensemble de couleurs harmoniques qui m'est propre. Guitare, clavier ou voix tous entrecroisent les teintes de leurs notes, et moi je semble percevoir les harmoniques naturelles. J'ai l'impression d'avoir l'oreille absolue même si cela ne m'a jamais été confirmé. Il y a un repère musical qui m'est inné, toujours présent il me permet d'expérimenter la musique autrement. J'entends inconsciemment la musique, mais les harmoniques trouvent leur chemin jusqu'à mon système auditif. Inconscient, je les laisse faire. Je leur donne un accès sans obstacle à mon oreille en échange d'une musique neuve et particulièrement complexe.

Je me noie dans leur euphorie, je me noie dans Elle. Je L'admire se disloquer, scander les paroles et s'agglutiner de nouveau. Les yeux mi-clos, je me laisse prendre par cette impression de voyage sous-marin. La pression se fait de plus en plus élevée, ma vision est brouillée et mes oreilles internes, compressées. La dernière chanson de leur *set* constitue l'apogée, ce bassin jadis maternel m'opprime, mais je demeure

serin. Personne ne souhaite que cela s'arrête. Du bar j'ai une vue splendide sur les turbulences de l'essaim qui atteint son point culminant : noir et bourdonnant il s'agite dans tous les sens afin que le concert ne s'arrête jamais. Les spectateurs voltigent aux dessus des leurs, ils butinent des bribes d'une nouvelle chanson que le groupe chante pour une première fois à ce public. Les musiciens s'abreuvent de leur énergie et les spectateurs parcourent des yeux la scène, et ce, sans relâche. Ils espèrent un sourire ou un simple coup d'œil en leur direction. Ils achèvent d'être envoûtés lorsqu'une telle chose se produit.

La ruchée est sous leur joug.

Après les derniers applaudissements fiévreux — le dernier des tremblements de terre, magnitude 4 sur l'échelle de Richter — la foule s'éparpille tranquillement laissant derrière elle des résidus de son exultation. Ramassant ses débris de tout genre, je savoure ce goût qui me reste en bouche : les échos de ce concert. Ils résonnent toujours tandis que je fais danser mon balai. Ces répercussions restituent, minute après minute, mon impression d'être dans la ouate. Comme c'est réconfortant de se laisser glisser dans cette boule de coton fin si soyeuse et chimérique. Et cette onde acoustique qui persiste constitue la trame sonore de cette illusion.

Un collègue me tire de ma bulle. « Ça te tente une bière après le ménage? », crie Julien du bout de la pièce. « Évidemment », répondis-je sans la moindre hésitation. Je suis toujours partant, j'ai un faible pour les *after* — peu importe la nature de l'activité qui la précède. Ils me permettent de rester sur ce nuage extatique qui s'amoncelle depuis le début de la soirée — depuis chaque soirée. Cet amas naturel de vapeur d'eau, d'alcool et d'également m'est nécessaire. Il me

permet de ne pas réfléchir à demain et d'apprécier le maintenant. Je compte bien y rester juché le plus longtemps possible.

J'entre dans le bar avec assurance et sélectionne déjà une fille dans mon champ de mire. La beauté de ne pas être le membre d'un groupe, mais de tout de même faire partie de ceux qui célèbrent en leur compagnie, tient à ce que les filles se rabattent souvent sur moi. Inaccessibles, les musiciens sont souvent rayés de la liste des proies. Pour ma part, ma simple présence attire leur attention — il ne faut pas confondre cette déclaration avec du narcissisme, je suis au courant que l'alcool y est pour beaucoup. Enfin, peu importe la perspective adoptée par rapport à cette situation, j'ai l'avantage de pouvoir séduire à profusion. Je ne m'étendrai pas sur le sujet cependant, les secrets d'un tombeur doivent demeurer farouchement gardés.

Je suis allé serrer la main aux musiciens — petit moment groupie — et je fais comme mes clients de la soirée : « Une rousse s'il te-plaît! ». Puis de rousse en rousse, je me retrouve dans la rue, une blonde au bras. Il est trois heures et demie. J'ai toujours la nette impression que le bar me suit; la foule me suit.

Elle me colle aux semelles L'ingénue.

Les journées nocturnes de la sorte s'enchaînent et se ressemblent, mais un bémol est survenu depuis une semaine. Quelque chose de complètement inhabituel : mon sommeil est troublé. Facile de dire qu'il arrive parfois de faire des cauchemars récurrents, mais le sommeil d'une personne ivre a un penchant pour le néant. Lorsque je m'endors dans cette vacuité, impossible de dire avec précision comment je suis rentré ou encore qui était la fille à mon bras. Les seules traces de ce retour sont mes pas dans la neige. Impossible d'assurer à un interlocuteur qu'il est clair

dans mon esprit que j'ai barré la porte après l'avoir franchi. Encore moins possible de raconter à qui que ce soit les rêves tordus par l'alcool que j'ai pu faire.

Depuis une semaine, je peux.

Je me réveille dans des draps imbibés de sueur après avoir rêvé être transporté dans ma tête. Je parcours mon espace crânien. J'aperçois toute sa constitution, les milliards de cellules nerveuses et Ça. Alors que j'explorais le « circuit de la récompense » — parties du cerveau nommées l'aire tegmentale ventrale et le noyau accumbens, pour être plus précis et pompeux — j'aperçu une ombre qui s'agitait. Puis l'apparition d'une patte fine et velue transforme la silhouette estompée en bestiole nette : un dictyoptère fait son entrée. L'insecte déambulait paisiblement et sans gêne. Un son perturba néanmoins sa marche. Ses antennes bougeaient dans tous les sens. Un rythme s'installa dans les mouvements saccadés de ses appendices sensoriels, chorégraphie bestiale. Il s'arrêta soudainement une fois l'origine du son trouvé et entama une course effrénée. Je courus à toutes jambes pour le rattraper, percutant sous mes pieds un nombre incalculable de tissus nerveux. Après quelques minutes l'insecte s'arrêta brusquement. Il avait trouvé l'objet de sa quête : une marée de liquide noir sous ses pattes poilues. Tel du goudron, la matière semblait vouloir enduire tout ce qui oserait croiser son chemin, tacher les vêtements d'un imprudent ou engouffrer la bête de plus petite taille. Le goudron ingurgite sans discernement et se fait le devoir d'être l'enveloppe fatale du faible.

Le liquide ébène a choisi de se lover dans le creux de mon oreille interne. Les antennes de l'insecte pointent naïvement la zone affectée, la section dysfonctionnelle. La défaillance a pour cause un engluement du nerf auditif. Funeste viscosité.

Un rêve est moins inquiétant lorsqu'on est pleinement conscient d'avoir mangé une armée de chocolats quelques minutes avant le coucher. Cependant, quand le cauchemar devient récurant, les questionnements se bousculent. Les heures de sommeil manquantes génèrent mes mouvements — ou, devrais-je dire, l'absence de ceux-ci. Mon moral s'en ressent et une certaine anxiété m'envahit. Je suis de plus en plus maladroit au travail et je ne sors plus pour la bière quotidienne d'après travail.

Ma pratique de l'apnée est maintenant littérale. Je retiens mon souffle lors de mes traversées dans la foule. Elle me confisque un peu de mon calme à chaque passage.

À ma sortie de la salle de spectacle, je n'ai plus l'impression d'être suivi par l'énergie de la foule, je sens qu'Elle me poursuit. Un son aigu l'annonce et les bruits environnants participent à sa personnalisation. Elle m'en veut peut-être de ne plus l'idolâtrer, mais après toutes ces années de connivences ne comprend-elle pas que je suis préoccupé ces temps-ci?

« Comment donc suis-je fou? Attention! Et observez avec quelle santé, — avec quel calme je puis vous raconter toute l'histoire », écrit Edgar Allan Poe.

Je vous en assure, je pourrais même la pointer cette foule à n'importe quel moment. Dites et je ferai. Elle a l'habitude de se loger à un endroit appelé par les fervents fanatiques de hockey *top corner*. Tout droit vers le but et aidée de la palette d'un joueur de qualité — j'aime bien croire que Desharnais pourrait être l'auteur de cette agression, elle me semblerait plus douce — Elle atteint sa cible. Je peux la pointer. Elle est là, toujours là.

J'aurais préféré que ce rêve fatidique génère la

présence constante de quelque chose de nature bien différente. *Rêve causé par le vol d'une abeille autour d'une pomme grenade, une seconde avant l'éveil*, par exemple, a été engendré à la fois par l'amour inconditionnel de Dalí envers Gala et par un songe hétéroclite. La chaîne alimentaire est sens dessus dessous : un poisson jaillit d'une pomme grenade pour avaler un tigre qui compte également ingérer un des siens alors que le second tigre aspire à attraper entre ses pattes un fusil pointé sur une femme nue — sans parler de l'éléphant juché sur des pattes-échasses et portant un pic de glace sur son dos.

Le vol d'un simple apidé mène à la création d'une toile qui marquera le surréalisme par son exploitation du monde du rêve. Moi, mon insecte n'occasionne que des tourments.

C'est il y a quelques jours que je reçus l'appel. Le teint d'une blancheur épeurante, la mâchoire crispée, je m'abreuvai des paroles de mon interlocuteur. Il employa son ton détaché typiquement professionnel — comme j'aurais souhaité qu'il le laisse de côté, l'espace de cette conversation. Il m'annonça le tout avec un calme d'insensible. Je pris une grande inspiration et raccrochai. Triste diagnostic : l'acouphène fit une nouvelle victime.

AUTOMNE 2014 | NUMÉRO II

APPEL DE TEXTE

SUR LE THÈME DE

L'OPULENCE

La revue Ekphrasis vous propose de participer à son second numéro. La ligne directrice sera l'Opulence. En tant que créateurs, vous pourrez explorer les différentes évocations tirées de l'usage du mot. Nous incluons toutes les manifestations de l'Opulence : un thème, un motif, une isotopie, une contrainte formelle, la construction d'un personnage, l'argument polémique d'un pamphlet, etc. Pour le 20 juin, nous vous invitons à soumettre vos textes de tous genres contenant un maximum de 2500 mots, à l'adresse suivante : revue@ekphrasis.ca. N'hésitez pas à nous contacter, quelles que soient vos interrogations.

POÉSIE | FICTION | TEXTE THÉÂTRAL | ESSAI

UN MAXIMUM DE **2 500 MOTS**

JUSQU'AU **20 JUIN 2014**

revue@ekphrasis.ca

VISITEZ-NOUS SUR
ekphrasis.ca